

# Nouvelles Réflexions

---



**HAMLET- *Prince of Danmarke***

# Angoisse et détresse

*Leticia Fonseca*

## Questions introductives

Prenant le chemin de la relecture du séminaire *L'Angoisse*<sup>1</sup>, nous cherchions à mettre en relief l'aspect de la détresse quand, ayant été pris par les débats et les interventions réalisés à l'occasion des Journées préparatoires au Forum Brésilien, une question jaillit : de quelle détresse parle-t-on? Est-ce que das Hilflosigkeit - comme l'a traduit Freud et comme Lacan l'a repris - coïncide avec la vision philosophique, socio-culturelle, ou politico-économique qui était traitée à l'occasion ?

Réfléchissant à nouveau sur l'insistance de Lacan à distinguer le discours psychanalytique sur l'angoisse de tout autre discours scientifique, les interrogations persistaient : est-ce qu' en ayant recours à d'autres moyens, ne cherchons-nous pas à rendre compte de la détresse, en vue de la domestiquer, ou alors en essayant d'en faire autre chose?

En dépit du fait que de précieuses contributions peuvent advenir de cette approche interdisciplinaire, est-ce que, en ce qui concerne la détresse, il n'y aurait pas toujours quelque chose de singulier, qui serait inhérent au champ spécifique de la psychanalyse ?

Ce sont les questions qui orientent et qui délimitent notre parole.

## **La détresse de la métapsychologie <sup>2</sup>**

L'absence d'élucidation du sens psychanalytique de «détresse» - vocable dont la polysémie autorise diverses lectures et, parfois, obliques - se répercute indubitablement sur la manière d'appréhender l'orientation de la cure, en ayant une incidence évidente sur la pratique clinique. En partant des avancées faites par Lacan, face à la relecture de Freud, nous tenterons d'élucider

le concept en question, en tentant de le détacher de ses amarres phénoménologiques et/ou philosophiques – qui laissent fatalement la métapsychologie en détresse – pour tenter de mettre en valeur sa dimension spécifique et singulière de structure, au coeur de l'expérience du désir, inhérente non seulement à la constitution du sujet en psychanalyse, mais inhérente également à la trajectoire psychanalytique. En nous reposant sur la métapsychologie nous visons, ainsi, à montrer des contributions que la théorisation lacanienne peuvent apporter à la clinique.

Nous intitulons notre intervention «La détresse de la métapsychologie» prétendant ainsi prendre en compte l'ambiguïté de la lecture et mettre en valeur les deux volets qu'elle permet. D'une part nous voulons mettre en valeur la particularité du concept de détresse dans la métapsychologie et, d'autre part montrer combien une confusion à ce sujet peut laisser la propre métapsychologie et, possiblement, la clinique, dans la détresse. Dans la détresse, peut-être parce que nous sommes tentés de nous raccrocher, qui à la phénoménologie, qui à la philosophie, ou même à l'anthropologie, en faisant d'elles – qui sait – notre mythologie. Nous évoquons ainsi Kierkegaard, qui nous dit :

«...dès que la raison tombe dans les mythes, il n'en sort guère que du vent.»<sup>3</sup>

Nous pourrions peut-être dire, en prenant un biais psychologique plus diffus, que la détresse a à voir avec le manque, avec la perte, ou avec le trauma... Cependant, enquêtant plus en détails sur ce concept, dans une perspective métapsychologique, nous le rencontrons constamment articulé à l'angoisse. Il nous reste donc à nous demander : que dire sur la détresse et l'angoisse ? comment s'articulent-ils ?

Nous retournons alors aux prémices de l'histoire de la psychanalyse. Nous observons que, dès 1892, le thème de l'angoisse occupait une place de choix. Dans ses documents destinés à

Fliess<sup>4</sup>, Freud mettait en valeur le problème de l'angoisse, s'interrogeant sur son étiologie et ouvrant un vaste champ pour des élaborations postérieures. C'est de l'angoisse que traitent plusieurs de ses correspondances. De plus, nous pouvons vérifier que, en 1926, en reprenant le concept de trauma dans son livre *Inhibition, symptôme et angoisse*, Freud fait plusieurs références à la situation de détresse ; situation qu'il désigne comme traumatique. Il nous dit : «L'angoisse est, d'une part, une expectative d'un trauma et, d'autre part, une répétition de celui-ci de manière atténuée. Sa relation à l'expectative appartient à la situation de danger, tandis que son absence de définition et son manque d'objet appartiennent à la situation traumatique de détresse. Ainsi, les deux traits de l'angoisse ont des origines différentes.»<sup>6</sup>

Lacan, dans son séminaire sur *Le désir et son interprétation*, reprend Freud et souligne : « ... l'angoisse se produit comme un signal dans le moi sur les bases de la détresse, à laquelle elle est appelée, tant qu'elle est signal, à remédier ». Cependant, il précise encore un peu. « ... c'est que dans la présence primitive du désir de l'Autre comme opaque, comme obscur, le sujet est sans recours. Il est hilflos, – Hilflosigkeit – ... cela s'appelle la détresse du sujet. »<sup>6</sup> Nous constatons donc que, tant dans Freud que dans Lacan, la détresse ne peut être pensée sans une articulation avec l'angoisse.

Soixante-dix ans après le début de la théorisation freudienne sur l'angoisse, en 1962, Lacan reprend ce thème en tentant de raviver ses couleurs, de lui redonner les nuances atténuées à cause de lectures obliques ou de traductions précaires faites du texte freudien, en lui consacrant un an de séminaire. Le séminaire sur *L'Angoisse* est immédiatement consécutif au séminaire sur l'identification. En réfléchissant sur cette séquence nous pourrions, déjà, avancer ce que seraient quelques pistes de ce qui est ici notre intention, en faisant ressortir quelques données :

a) nous considérons l'identification, à la manière pensée par Lacan dans son séminaire de 1961, ou c'est à dire, comme

une pure différence ; identification du sujet en tant qu'effet de signifiant, produit de langage, ce qui est différent de l'identification imaginaire.

b) d'autre part, est-ce que, après avoir mis en valeur ce lieu de différence, après avoir indiqué le \$ – sujet désirant – Lacan s'achemine vers l'angoisse pour délimiter le bord de la différence radicale et, avec Kierkegaard, fait ressortir le saut ?<sup>7</sup> Est-ce que cette différence radicale serait le lieu où réside la détresse ?

Il existe plusieurs manières d'envisager, de définir l'angoisse et la détresse. Dans une référence philosophique, nous pouvons dire que l'angoisse est quelque chose qui nous confronte au rien. Mais si cette formule est justifiable dans une certaine perspective de réflexion, ce n'est pas cela qui nous oriente. L'angoisse est quelque chose qui, précisément, n'a rien de ce caractère diffus de ce qui s'appelle expérience existentielle de l'angoisse.

Pour Lacan l'angoisse n'est pas sans objet. Cependant, il est indispensable d'explicitier de quel objet il s'agit : il ne s'agit pas d'un objet palpable, spécularisable ou du moins imaginarisable. Faisant une bascule du champ du moi vers le champ de l'Autre, Lacan développe toute une élaboration en se reportant – non pas au trauma de la naissance, où nous avons la séparation entre l'enfant et la mère, mais – à la constitution du sujet, en tant que sujet désirant, par l'effet d'une partition, d'une coupure, dans le champ de l'Autre. Point dans lequel subsiste un reste de cette division : l'objet a. C'est de cet objet qu'il s'agit dans tout ce qui a à voir avec l'angoisse.

Ainsi, toujours attentif à la lettre dans sa relecture de Freud, Lacan recherche non seulement à lui redonner le sens mais, avant tout, en forçant un peu les concepts et en cherchant à aller plus loin, il cherche à mettre en valeur et à alimenter ce qui échappe au sens. Et alors, en affirmant que travailler avec l'angoisse est travailler sans filet – ce qui évoque l'acrobate – il remarque : «... chaque maille, si je puis dire, n'a de sens qu'à, justement, laisser le vide dans lequel il y a l'angoisse».<sup>8</sup>

C'est seulement dans ce sens que nous pouvons comprendre ce que Lacan affirme, dans son séminaire, à propos du texte de Freud : «...grâce à Dieu dans le discours de *Inhibition, symptôme et angoisse*, il est traité de tout, sauf d'angoisse». Et, face à un éventuel questionnement sur la raison de ne pas parler d'angoisse dans ce texte, nous pouvons promptement rétorquer : en vertu de la propre angoisse et non pas par faute de la théorisation freudienne.

En faisant un parallèle entre Freud et Lacan on observe : si en 1926, c'est face aux idées de Otto Rank sur le trauma de la naissance que Freud reprend le thème de l'angoisse et écrit *Inhibition, symptôme et angoisse*, Lacan en 1962-63, consacre son séminaire à ce thème, sans omettre auparavant de faire référence aux critiques qui lui sont faites et récuser les fautes qu'elles lui imputent d'éluder les affects dans sa théorisation. Lacan remarque, ainsi, l'angoisse comme l'affect par excellence. Il souligne l'affect en tant qu'effet – est fait – de la structure, qui s'éparpille avec des mots. Cependant, c'est également avec des mots que cet affect s'évapore. Et, donc, quand on commence à parler de l'angoisse on est déjà en train de faire autre chose d'elle ; on a déjà recours à l'imaginaire et à la composition fantasmatique qui la soutient.

De la même manière, si nous parlons de la détresse, est-ce nous ne serions pas nous-mêmes en train de nous raccrocher à une théorisation ? Si la détresse a à voir avec le trauma, si elle est sa répétition encore une fois, trauma qui est de l'ordre du Réel et qui échappe au langage... , comment pourrions-nous le mettre en paroles ?

Reprenant les origines pré-psychanalytiques de l'étude de ce thème, nous pouvons apprendre un peu sur le sens de la détresse, dans les mots de Kierkegaard. Kierkegaard, considéré par Lacan comme le plus audacieux investigateur de l'âme avant Freud, nous dit : «On peut comparer l'angoisse au vertige. ...vertige de la liberté, qui naît parce que l'esprit veut poser la synthèse et que la liberté, plongeant alors dans son propre possible, saisit à cet instant la finitude et s'y accroche. Dans ce vertige

la liberté s'affaisse. »<sup>9</sup>

Nous observons donc les assertions :

- un signal dans le moi relatif à une chose qui se passe dans un autre lieu ;

- signal dans le moi sous la base de la détresse.

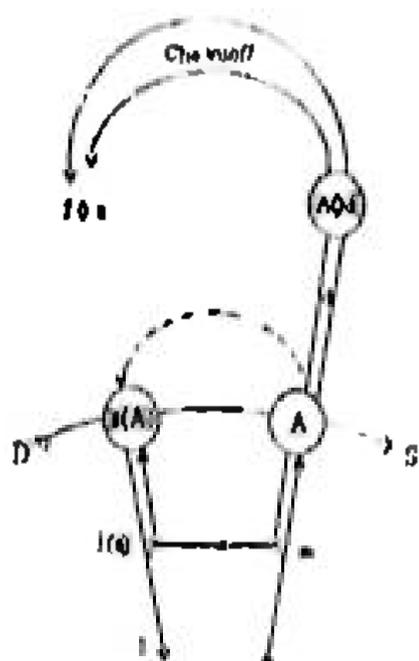
Pour tenter d'articuler la détresse, nous allons donc nous servir d'un recours utilisé par Lacan dans le séminaire *Le désir et son interprétation* et repris postérieurement dans le séminaire *L'angoisse* : le graphe du désir. Nous chercherons à le relier à la tragédie de Hamlet, considérée le drame du désir par excellence, magistralement mis en valeur par Shakespeare.

En ayant un peu recours à l'imaginaire, qui est ce qui nous captive, nous attache – si bien utilisé par Shakespeare, dans la tragédie, quand dans la représentation théâtrale les saltimbanques harponnent la conscience du roi – nous observons, dans la figure 1, Hamlet à un moment clé. Nous le voyons à l'instant où il est abordé par le fantôme de son père, atone, stupéfait, face à la révélation qui lui fût faite : son père, victime de trahison, entraîné dans la fleur de ses péchés. La révélation de la misère dans laquelle il se trouve, les souffrances qu'il endure, sont d'une telle intensité qu'elles ne pourraient jamais être explicitées à Hamlet, parce que sa chair ne le supporterait pas. Révélation du leurre qui étourdit sa mère, puisque celui qu'elle désire ne vaut rien, ou c'est à dire : là il n'y a rien, seulement un mensonge. De cette manière, ici se trouve Hamlet, affecté, ou mieux, empoisonné, également par l'oreille ; non pas par herbona mais par les paroles du père.

À ce moment de la révélation nous pouvons identifier le temps de la détresse. Moment auquel on ne sait plus quoi faire, quand on ne sait plus à quoi se raccrocher. C'est le moment du *Che vuoi ?* – question que Lacan reprend du *Diable Amoureux* de Casotti, dans l'ambiguïté du : *Que veux-tu de moi ? Ou, qu'est-ce que tu me veux ?*

C'est le moment du fading, de l'évanescence du sujet : moment auquel le sujet vacille. Point auquel il souffre au maximum la virulence des mots et duquel l'angoisse est le signal. Ici, c'est de l'expérience de la barre qu'il s'agit.<sup>10</sup> Dans cet embarras – embarras

- se présente le sujet barré, qui revient, revit encore une fois l'expérience de la division ; de la coupure, qui n'est pas séparation, mais partition à l'intérieur du sujet.



Ainsi, Hamlet se trouve sans recours en face de ce que l'Autre demande et de la consignation qui lui est faite.

Cela vaut la peine de souligner que, si l'expérience de la détresse a à voir avec celle prise par le Réel, à l'évocation de Hamlet ou du graphe du désir, nous sommes déjà en train de faire usage d'un recours imaginaire, dans la tentative de parler de ce qui

résiste toujours aux mots. Il est donc important de toujours faire attention à l'importance de l'observation de Lacan sur l'angoisse, en tant que point de départ de l'inscription signifiante. Elle est la clé, nous dit Lacan, ce qui sert à ouvrir, pour présenter le vide de l'Autre. C'est l'*Unheimlich* - cette inquiétante étrangeté - c'est l'indispensable charnière pour appréhender une telle question.

Demandons-nous alors : le signal dans le moi, où le placer ? Nous avons ici la relation imaginaire, où nous pouvons situer le moi et l'autre. Nous pouvons dire que le signal a lieu ici, dans cet axe imaginaire - l'axe  $I(a) \leftarrow m$ .

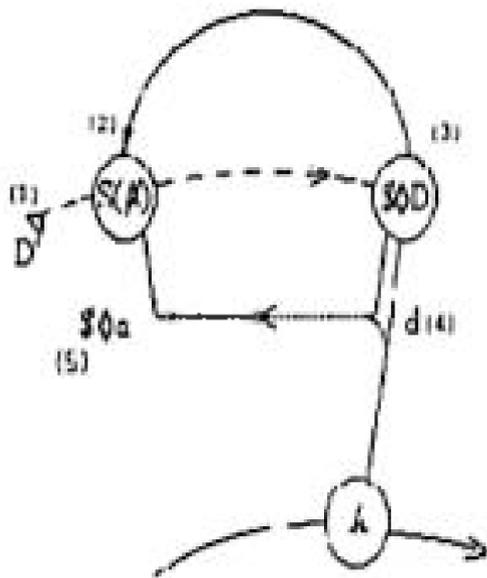
Et le fondement de la détresse ?

Bon ! Il y a quelque chose qui désigne un autre lieu, de l'Autre : il désigne le signifiant du manque de l'Autre. C'est à ce moment que se trouve Hamlet, endurent la question qui le consume, assommé par les mots, empoisonné par ceux-ci.

Et ici nous nous risquons à avancer une hypothèse : qu'est-ce que nous suggère l'éllision de ces lignes ici, de ces vecteurs vers la gauche et vers la droite, dans le graphe ci-dessus ? Est-ce que ça ne désignerait pas le fondement de la détresse ?

La *Hilfslosigkeit* chez Freud est cette position fondamentalement primitive (permettez-moi ici la redondance) et Lacan ratifie :

l'angoisse est le signal de la détresse face au désir de l'Autre ; mais, en même temps, c'est déjà une ébauche d'organisation. Organisation, qui mobilise le sujet – face au désir qui l'aspire, qui le fait succomber – à reprendre, par les avatars du fantasme, son désir. C'est dans ce drame de la relation du désir du sujet avec le désir de l'Autre – *To be or not to be* – que se constitue la structure analytiquement définie.<sup>11</sup>



Ainsi comme Hamlet, qui après avoir été aspiré par le désir de l'Autre, tourne étourdi dans ce tourbillon, l'analysant aussi, une fois abandonné face à l'inefficacité de l'encadrement fantasmatique, est pris par l'angoisse et cherche des sorties pour rendre compte du Réel. Et ainsi, il suit la toile des constructions fantasmatiques, qui salt, jusqu'au point d'une invention...

Alors, si la question se dirige vers le fantasme, celui-ci est aussi le soutien du désir du sujet. La composition fantasmatique va lui servir de plaque tournante dans la relation du sujet face au désir de l'Autre. Que faire pour sustenter son désir devant l'Autre ? Le supporter en tant que désir insatisfait ou le cultiver comme impossible ? Pour Hamlet, c'est devant l'impossible qu'il se débat face à l'Autre. Alors, il vacille toujours, toujours dans le doute, reculant toujours la tâche de la vengeance au jour suivant.

Dans une analogie avec la clinique nous nous souvenons : quand il s'agit de l'angoisse il faut travailler sans filet. Si elle est le point de départ de l'inscription signifiante il est nécessaire de la supporter et de voir où mène le vacillement – où porte le porte à faux – ou encore, où mène le sans raison. Et si le fondement est celui de la détresse, il est utile de nous rappeler que seulement

pour lui, ou au travers de lui, se présente la structure.

Donc, si la manière de traiter la détresse nous paraît aride, en ayant recours au graphe du désir elle peut être indiquée. Toutefois, même si nous parcourons une représentation graphique qui tente d'illustrer la détresse, ce n'est pas pour autant qu'elle est démontrable, ou inscrivable. Ça ne cesse de ne pas s'écrire.

Ainsi, si les mots nous affectent et l'angoisse nous envahit, par elle également les paroles germent, originales d'un autre lieu, dans une autre dimension... Et avec des paroles l'affect se transforme. Cependant, nous dit Lacan, « sentir ce que le sujet peut en supporter, de l'angoisse, c'est ce qui vous met à l'épreuve à tout instant »<sup>12</sup>

Alors, comment est-ce que Halmet va racheter son désir ? Par l'identification imaginaire face au petit autre, en assumant le crime ? Ou par le deuil, dans l'identification avec l'objet perdu, Ofélia ?

Et l'analysant ? Comment est-ce qu'il va sortir du tourbillon de traumatismes qui animent sa vie fantasmatique ?

Je m'arrête à ce point, pour laisser la place aux débats, et pour supporter le thème – angoisse et détresse.

Ratifiant pourtant, cela vaut la peine de prêter attention non seulement à la question métapsychologique qui oriente la clinique, mais aussi à l'éthique qui la régit.

«... c'est sur le fil de l'angoisse que nous devons nous appuyer, et c'est sur ce fil que j'espère vous mener plus loin.»<sup>13</sup>

Donc, que l'on puisse soutenir cette question : celle de l'Autre. Que la clinique psychanalytique se permette de transiter par la détresse, d'être habitée par celle-ci, pour ne pas finir dans la détresse, dans une orthopédie quelconque, dégringolant de la place qui lui incombe.

*Traduction: François Tardieux*

- 
- <sup>1</sup> En préparation au V<sup>ème</sup> Forum Brésilien sur Psychanalyse et détresse.
  - <sup>2</sup> Texte présenté au V<sup>ème</sup> Forum Brésilien, Recife, 1999. Le Fórum visait travailler trois aspects : détresse et clinique, détresse et culture, et détresse et métapsychologie. Nous faisons, ici, un jeu de mots que indique une subversion de l'idée du sous-thème – Détresse et métapsychologie – dans ce sous-titre donné.
  - <sup>3</sup> Kierkegaard, S. Miettes philosophiques, Le Concept de l'angoisse, Traité du désespoir. Paris : Gallimard, 1990. p. 190.
  - <sup>4</sup> Freud, Sigmund. Manuscrit A – sans date; supposé avoir été écrit fin 1892.
  - <sup>5</sup> Freud, Sigmund. Inibição, sintoma e angústia : Rio de Janeiro, Imago Editora, 1976, Adendo B, p. 191.  
Lacan, J. Seminário X , L'angoisse – Publication hors commerce, Document interne à l'Association freudienne internationale. Leçon du 14 de novembre 1962, p. 15.

<sup>6</sup> Lacan, J. Le désir et son interprétation, Publication hors commerce, Document interne à l'Association freudienne internationale, Leçon du 12 novembre 1958, p. 23.

<sup>7</sup> Ici, on a un jeu de mots qui perd son sens en français: 'ressaltar' a le double sens de mettre en relief et de sauter à nouveau, de faire un autre saut.

<sup>8</sup> Lacan, Jacques. Séminaire X , L'angoisse, Publication hors commerce, Document interne à l'Association freudienne internationale, Leçon du 14 novembre 1962.

<sup>9</sup> Kierkegaard, S. Miettes philosophiques, Le Concept de l'angoisse, Traité du désespoir. Paris : Gallimard, 1990 , p. 224.

«Le rien de l'angoisse représente une espèce de complexe de pressentiments réfléchis sur soi-même et s'approchant chaque fois plus de l'homme, pas un rien qui soit indifférent à l'homme, mais un rien en communication vivante avec l'ignorance de l'innocence.» op. cit., p. 225.

<sup>10</sup> Lacan, Jacques. Séminaire X , L'angoisse, Publication hors commerce, Document interne à l'Association freudienne internationale, Leçon du 14 novembre 1962.

<sup>11</sup> Lacan, Jacques. Le désir et son interprétation, Publication hors commerce, Document interne à l'Association freudienne internationale, Leçon du 10 juin 1959.

<sup>12</sup> Lacan, J. Séminaire X, L'angoisse, Publication hors commerce, Document interne à l'Association freudienne internationale, p. 10.

<sup>13</sup> Op. Cit. P. 21.